

LES CABARETS

LÉO FERRÉ à l'Arlequin

Nous sommes ici en plein Saint-Germain-des-Près. J'y viens peu, je l'avoue, car je n'ai pas une particulière prédilection pour les « caves » de ce quartier. Il y eut, à leur sujet, un moment de surprise et de courtoisie. Ce moment-là est passé. Il ne reste plus dans le genre que quelques « établissements » à entretenir une certaine « atmosphère », un certain « bluff », pour snobs parisiens ou étrangers de passage. Mais déjà, dans l'ensemble cela n'épate plus personne.

Il faut donc, parmi ces « caves », mettre tout à fait à part « L'Arlequin ».

« L'Arlequin » est un des plus authentiques temples (souterrains) de la chanson.

C'est aussi un vrai spectacle.

Et c'est surtout Léo Ferré.

Avec sa chemise rouge à col ouvert, son masque tourmenté et tragique, ses yeux pétillants qui lancent des éclairs. Léo Ferré nous apparaît, tout d'abord, tel une sorte de révolté, d'anarchiste de la chanson. Son répertoire, comme celui de Brassens, contient maints passages au picaresque. Là, Ferré montre de la causticité, de la puissance et des dons de mime étonnants. Mais à l'écouter, à le bien considérer, il y a en lui un poète, donc un sentimental et un tendre. Il nous le prouve dans deux exquises chansons : *La Chambre*, et *Vitrine*. Et rien n'est plus joli, plus émouvant, que de voir ce « révolutionnaire » cultiver avec amour la petite fleur bleue.

André RANSAN.